

Petit Livre
De Poèmes
(de jeunesse !)



Alexis Tatistcheff

Table Alphabétique...

À Michel Busnel...

Amour

Assis sur la terrasse

Cafard (1)

Cafard (2)

Cela commence comme ça... Paris...

Et cela finit comme ça...

Cent étourneaux s'envolent en bande

Dans les ombres informes

Ce soir je te verrai partir au loin...

Cet Automne

COH... (En russe)

Depuis un an...

Ennui...

Et la nuit comme un vide

Far, far in the gloomy days.

Hier... New York.

Hiver...

Hiver...

Il faut vivre...

Illusions

Jacqueline

J'aime l'odeur pâle de la rose

J'ai pleuré longtemps beaucoup

J'ai rencontré...

J'ai voulu en mourant

Je marche seul dans la rue vide

Je suis de vous l'amant fidèle...

Je suis sorti cette nuit...

Je n'ai pu que frôler vos lèvres...

Je veux te grimacer

Je voudrais t'envoyer...

La Nuit...

La pluie
La pluie a raviné les pentes et le chemin
La pluie murmure
L'appel de la Patrie
L'approche de la tempête
La ronde des souris...
La vie ouvre ses bras sur des déserts de vide
Le bruit à couru
Le coucher du soleil...
Le Fou
Le Mendiant... (1959)
Le Mendiant... (2002)
Le Pendu...
Les heures se traînent
Les nuits, les soirs...
Le soleil a brulé mon visage
Le temps a fait revenir...
Le vent soufflait par rafales
L'homme...
Maintenant c'est fini
Mais le jour
Maison de rêves...
Mais pour qui sonne ce glas
Marche Triste
Mon front, ma bouche
Mort
Mystère
Nos mains s'aimaient...
Nous suivrons sans doute...
Ode ?...
Ode aux volcans
Poème Russe...
Rêve...
Rêve d'un songe
Rumeur...
Souvenirs Marins...
Sur la route...
Sur l'étang quelqu'un a jeté...
To Melinda...

Tour Eiffel
Toute cette nuit
Un bruit de fer...
Un ciel sans fond...
Un ressort de lit...
Un Soir...
Vent de folie...
Vide, vide...
Voilà !...



Un soir, une ombre noire...

Un soir,
Une ombre noire
Était dans mon jardin
Mais m'ayant aperçu
Et vite reconnu
Elle s'enfuit dans les pins

Ne laissant pour sillage
Qu'un voile léger et fin
Une brume, un nuage
De regrets, de chagrin,

D'amour de désespoir
De désespoir, de noir
De noir, d'ombres tordues
De feuillage velu

De spectres horribles
De souvenirs amers...
... Et soudain une lumière
Pâle, à peine visible

Cette lumière c'était toi
Qui pour la dernière fois
Avait pensé à moi...
... Et cela dis, pourquoi ?...

Dis moi... Dis moi pourquoi ?...
... Tu ne me réponds pas ?...
Non, non, je n'ose penser.
Vas-tu me regretter ?...

Mais toi déjà lointaine
Tu fuis toujours plus loin
À travers cette plaine
Cette plaine sans fin

Cette immense étendue
Qui à perte de vue
S'allonge énormément
S'allonge horriblement

Et moi je veux crier
Je veux crier très fort
Mais rien, plus rien ne sort
De ma gorge desséchée

Je suis là hébété
Malade, dégoûté
Je souffre je me tors
J'agonise, je suis mort...

Et tout ça dis, pourquoi
Je ne mérite pas ça...
... On entendait le vent mugir
Et tout là haut le dieu sourire...

24 mai, 6 juin 1957.

Cafard (1)

J'ai le cafard
Qui toujours noir
Vous envahi
Comme les orties

Il vous tourmente
Ou vous enchante
Suivant les jours
Ou votre amour

Pourtant parfois
Quand toi et moi
On se revoit
Tantôt au "Bois"

Ou autre part
Un jour, un soir,
N'importe quand.
J'ai bien souvent,

Je te le dis,
Une grande envie
De t'embrasser
Et de t'aimer...

Mais tout ceci
N'est qu'un grand rêve
Car tout finit
Et tout s'achève

C'est un cauchemar
Car tous les soirs
Il me tracasse
Et me fracasse

Et à mesure
Qu'il me disloque
À chaque choc
Contre les murs

De ma pensée
"Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure d'avoir aimé"...

... Interminablement
Et inlassablement
La vie... reprend...

5 octobre 1957.

Maintenant c'est fini
Nous ne serons qu'amis
Et encore c'est trop dire
Il faut craindre le pire

... Et moi pendant ce temps
J'irai tout doucement
Sous la pluie et le vent
Regarder les chalands

L'eau sale de la Seine
Cette eau boueuse et blême
Qui coule toujours la même...
... Et là je me promène

Tristement en rêvant
Le long des quais pavés
Sales et tout glissants
De boue et de saleté

Traînant mes pieds, déçu
Je rêve à ce bonheur
À cet espoir perdu
Et je tremble de peur.

10 octobre 1957,
et Lausanne 7 avril 1958.

Amour
Chant
Et carillon d'un jour
Lent
Toujours

Noirceur
Rouge
De sang et de fureur
Rouge
De peur

Chaleur
Flamme
Et très grande douceur
D'âme
Douleur

Pleur
Son
Refrain, chagrin d'hiver
Nom
Amer

Lundi 20 octobre 1957.

J'ai pleuré longtemps beaucoup

J'ai beaucoup pleuré, pleuré

J'ai pleuré car j'ai aimé

J'ai aimé tout comme un fou

Comme un fou aurait aimé

Comme un fou aurait souffert

Mais au fond à quoi ça sert

D'avoir aimé pour pleurer ?...

25 novembre 1957.

Le cafard - 2

Incertaine rumeur
Triste et mélancolique
Étranges sons charmeurs
Ou divine musique

Voix paroles ou chants
Du présent ou d'antan
Qui se mêlent à l'esprit
Et s'en font des amis

Vos amis de douleur
De peur ou de malheur
Auxquels vous tenez
Comme si vous les aimiez

Pourtant ils vous haïssent
Comme vous les haïssez
Et plutôt qu'ils périssent
C'est vous qui périssez.

19 décembre 1957.

Un ressort de lit fait du bruit...

Un ressort de lit
Fait du bruit
Un sanglot soupire
Un sourire...
Une rumeur
De la vie
Vous fait peur
C'est Paris...
... Un bruit
Qui fuit
Dans la nuit
Un klaxon, un cri
Des pas dans la rue
Des paroles perdues
Un rire joyeux
Un adieu
Une porte qui se ferme
Le noir et le silence
C'est fini – Ça recommence...

Un autre bruit
Un chien aboie
Quelqu'un qui éternue
Dans la rue...

Mon lit est dur et très étroit
Le silence et la nuit semblent fondre
Dans les ténèbres et l'ombre...

Il se met à pleuvoir

Dans le noir
La pluie
Lave les bruits
Le clapotis
De l'eau qui fuit
Vous endors.
J'ai froid
J'entends des pas
Quelqu'un marche dehors
Tout est mort
Je dors
Et je fuis
La vie
Dans un rêve sans fin
Fin.

Samedi - dimanche 23 - 24 août 1958
Rue Chalgrin.

J'ai voulu en mourant
Te laisser ma souffrance
J'ai voulu en partant
Te laisser toute ma joie
Et d'un amour immense
J'ai voulu tout pour toi
J'ai voulu me tuer
Pour n'avoir pu t'aimer.

Je suis parti mourir
Comme on part en voyage
Et avant de partir
J'ai voulu emmener
Dans l'esprit, en image
Tout ce que j'ai aimé

Je suis parti et j'ai marché
J'ai fait de longs détours
J'ai voulu prolonger
Mes minutes d'amour...

Très longtemps j'ai marché
J'ai marché très longtemps
Et très tard dans la nuit
J'étais encore vivant.
J'étais fini :
J'avais aimé...

4 et 5 novembre 1958.

To Melinda...

Flowers may die
Leaves may fly
Friends may forget you
But never I will you.

Lundi 15 décembre 1958.

À Michel Busnel...

Nos yeux savaient oublier
Et nos cœurs étaient pleins d'amour
Mais le temps est passé
Et l'âge est venu
L'amour s'est effacé
Mais n'a pas disparu.

Mercredi 31 décembre 1958.

Le Fou

Sa tête se vide dans un courant d'air
Ses yeux s'emplissent de sang
Sa bouche d'orgueil et de fureur
Et se tords dans un rictus amer
Ses mains s'emplissent de force et de violence
Mais se tendent vers nous pleines d'espérances.

L'homme est un être méchant, qui sait aussi aimer.

Mercredi 31 décembre 1958.

Le Pendu...

Il est pendu au réverbère
Et se balance au gré du vent
Les yeux en l'air
Les pieds ballants...
... Un mouvement gracieux accompagne son bras
Comme une danseuse d'opéra...
Il sourit
À moins qu'il ne montre les dents...
Tout est silence
La Seine aussi semble s'être recueillie
Cette nuit.
Le vent
Qui souffle son souffle froid
Sur les quais silencieux
Frôlant tout sur son passage
Sans rien toucher
Sans rien bouger
Siffle seulement de temps en temps
Dans cette musique du silence.

Soudain la corde casse...
Un choc, deux chocs, trois chocs...
Il descend les escaliers
Il rate une marche et s'écrase
Comme un pantin désarticulé

Voilà ce que c'est de vouloir faire l'acrobate !

31 décembre 1958.

Les arbres affolés
Dans cette nuit lugubre
Secouent leurs branches échevelées
Répétant frénétiquement
Le même mouvement...
Et d'une manière désespérée
Elles semblent vouloir s'accrocher
Au vent...

Le vent s'est tu
Le temps est mort
La ville aussi...

Plus rien ne bouge
Plus rien ne bruit
Silence – Tout dort.

2 janvier 1959.

L'approche de la tempête.

Les hommes se reposaient
Le soir tombait
Soudain le ciel changeât de teinte
La nuit tombait sans bruit
Des ombres violettes se prolongeaient vers l'infini
Tout semblait immobile, silencieux et secret
Quelques murs livides
Semblables à des miroirs
Se renvoyaient ce soir
Plein d'images plates et vides...
Dans l'air gluant et glauque
Une lueur incertaine
Eclaire le trottoir...

Réveil dans la nuit

Le vent s'est déchaîné cette nuit
Il souffle siffle et chante
Il crie d'horreur
Il rit à l'épouvante
Il hurle, frappe et bat
Il courbe plie et casse
Il s'engouffre partout et finit par mourir
Dans les fin-fonds les plus obscurs
Là où la vie n'a jamais existé...

... Depuis longtemps tout s'est calmé

Et cependant
J'entends encore
Comme un refrain
Qui me revient
Le gémissement
Si lancinant
Et incessant
Du vent...
Il va, il vient
Il fuit
Et puis revient
Il se souvient
Et il revient
De temps en temps
Me rejouer sa tragédie

Jeudi 5 février 1959.

La pluie

Et pendant que dehors
Elle clapote sans bruit
Dans les flaques troublées
L'eau luit limpide et claire
Sur les vitres livides
Elle coule et ruisselle
Et semble glisser
Sur les carreaux
Mouillés...
La lumière blafarde
Incertaine et diffuse
Vous transperce et transis...
La pluie est là depuis longtemps
Et le ciel semble fatigué
Mais pleure toujours
De tristesse et d'ennui.

11 février 1959.

Je veux te grimacer
Une face abominable
T'inspirer toute l'horreur
Que je puis exprimer

Et je veux façonner
Dans un visage de sable
La bêtise et la peur
De tes yeux égarés

Petite fille de joie
Animal à pâture
Pour d'autres animaux
Tu as été pour moi

L'instant et le plaisir
L'amour d'une chevelure...
Petite cervelle d'oiseau
Ah non, laisse-moi sourire...

Lundi 23 février 1959.

Rumeur...

Et pendant
Que lentement
Un soleil froid
Glacial
Et pâle
Monte et tournoie
Dans l'horizon
Un bruit profond
Sourd et immense
Une grande rumeur
Rompt le silence
Elle vous étonne
Elle vous passionne...
Vous écoutez
La ville vibrer...
Et pris de peur
Vous vous sauvez.

Vendredi 13 mars 1959.

Hiver...

Hiver
Il faisait froid
Il avait plu
Tout ruisselait encore...
Le champ semblait énorme
Fuyant son étendue
Entouré d'un bois noir,
Très loin dans le lointain...

... Très loin dans le lointain
Un homme semblait marcher...

Le froid, le vent
L'hostilité...
Les nuages bas
Pesaient sur lui
Il avait peur
Il semblait fuir
Sans jamais avancer...

Perdue dans ce désert
Une petite fleur
S'agitait dans le vent
Il faisait froid...

Vendredi 13 mars 1959.

La ronde des souris...

Je me suis réveillé...
Un petit bruit cours dans la chambre
Un court silence
Ça recommence
Il va, il vient
Et puis s'arrête
Un autre bruit intervient
Se fond au premier
Fait un grand bruit
Et pousse un cri...
Et puis se sauve en zig-zags amusés.

Vendredi 20 mars 1959.

Un ciel sans fond...
Des arbres morts
Dressaient leurs dents.
Un ciel sans fin
De nuages lourds
Et fatigués,
Faisaient couler
Des larmes claires :
Le ciel saignait
Des pleurs d'argent.

Lundi 13 avril 1959.

Et la nuit comme un vide
Résonnait dans mon cœur.
Que la nuit est avide
De folie et de peur

Elle riait ma bêtise
Elle riait mon chagrin
Et je n'avais plus rien
Que pleurer ma sottise...

Mai 1959.

Je suis sorti cette nuit
Dans l'air visqueux et gras
Indiscret, sans passion
Il vous touche partout,
Vous caresse sans cesse...

Je suis sorti sans bruit
En laissant derrière moi
Toute une vie d'abandons
Toute une vie de faiblesses...

Dégoûté je le fuis
Avançant devant moi
N'importe où, sans raison
Je le fuis comme un fou,
Il me heurte et me blesse...

Excédé de mon corps
Je veux l'abandonner
Excédé d'exister
Je voudrais être mort

Ou n'être même pas né...

Dimanche 17 mai 1959.

Le Mendiant

Il va. Il erre

Il semble rire

Mais ce n'est qu'un sourire

Votre cœur se serre

Il roule des yeux mélancoliques

Il vous regarde d'un œil oblique

Et tend son bras...

Et il vous presse comme un citron.

Mercredi 26 mai 1959.

Marche Triste

Un lourd pas
Résonne en moi
Et bat le temps
Si tristement

Je sens la vie
En moi qui fuit
Remous de boue
Idées de fou

Parmi ce noir
Un vent d'espoir
Permet de vivre
Et de chanter

Parmi le noir
Ce vent d'espoir
Permet aux ivres
D'exister

Une longue vie
En moi gémit
Et sans un bruit
Elle hurle et fuit

Un cri perdu
Une ruine déchuée
Un rêve en feu
Une larme bleue

Un tas de cendre ?
Une vie à rendre ?
Un contre-sens ?
Un manque de chance ?

Vendredi 28 mai
Dimanche 1er juin 1959.

Ode aux volcans.

Ô montagnes pelées
Ô verrues de la terre
Pustules envenimées
D'une liqueur amère

Cendres d'hommes primaires
Retournés aux cailloux
Ô mes pères, ô mes mères
Nous prions tous pour vous.

Samedi 6 juin 1959

Un sapin haut
Un peu trop haut
Un sapin imbécile
Tout nu, tout fin
Qui doucement oscille
Le tronc trop gros
Et la cime trop fine
Vacille sans fin
Pendant la tête
À droite, à gauche...
Tout comme un imbécile.

Juin 1959.

Mais pour qui sonne ce glas
Si sinistre et glacial ?
Mais pour qui sont ces pas
Qui résonnent le mal ?

Et dans un corps désespéré
Des yeux percés, percés de peur
Criblés de honte et de regrets
Des yeux crevés, crevés de pleurs...

Mes yeux s'en vont
Vers un plafond
Où courent mes yeux
Mes yeux pourris
Dans l'infini
Se réfugient
Au creux du feu
Et s'y consomment
Dans l'amertume...
Leur cendre grise
Vole et se grise
En vagues libres
Et dénouées
Et elles s'enfuient
Dans l'infini...
Mes yeux, mes yeux qui ont aimé.

Samedi 13 juin 1959.

Assis sur la terrasse
Je regardais le ciel,
Les étoiles qui passent,
Et je rêvais à elle

Les choses dans mon songe
Me semblent bien réelles
Soudain mon regard plonge
Là-bas, vers l'éternel

Je sens le temps qui passe
Doucement dans le noir
Ne laissant plus de place
À mes rêves d'un soir...

La nuit est lente et paresseuse
Elle s'étire et s'étend
Et s'en va tortueuse
Comme un serpent gluant

Et les yeux déjà rouges
On surveille la vie
Et pour que rien ne bouge
On vit dans son ennui

La chouette s'est perchée
Sur la branche tordue
Et elle attend figée
Attentive à l'affut...

Enveloppé d'un brouillard
De rêve et d'irréel
Je cherche dans le soir
La paix et l'Éternel

La lune est là, ovale
Et elle brûle et roussit
Dans un ciel déjà pâle
La vie qui dépérit

Et un oiseau rapace
Qui s'élève dans la nuit
En traversant l'espace
Fait un étrange bruit

Il siffle cristallin
Et par dessus le mur
D'un battement incertain
S'élance dans l'azur

Mais que le jour arrive
Ô pantin de la vie
Avale ta salive
Raidis-toi et survis.

Beauval, le mercredi 24 juin 1959.

La vie ouvre ses bras sur des déserts de vide
Vous y passez sans voir
Vous n'êtes même pas vus
Où sont ces hommes de gloire,
Où sont toutes ces vertus
Qui s'efforçaient de vivre
De marquer leur passage ?...

Eux que l'orgueil poussait
De croire en leur Honneur,
Où sont ces personnages
Qui n'avais jamais peur ?...

Animaux orgueilleux
Vous qui êtes si forts
Êtes-vous assez heureux
Pour mépriser la mort ?...

La mort tentaculaire
S'agrippe à vos vêtements
Et elle étend ses doigts
Elle vous prend dans ses serres
Elle vous broie dans son sang...

Où sont les hommes rois ?
Où sont tous les empereurs ?...
Dans des cercueils en bois
Au fin fond d'une fosse
Et sans bouquets de roses.

Dimanche 19 juillet 1959.
Great Chesterford
Grande Bretagne.

Ennui...

Ennui
La nuit
Le jour
Toujours
Le temps
S'étends
Longtemps
Interminablement

Tout dépérit

Le mouvement
Lui aussi
A fini
Par mourir
Il s'épuise
Sans fin
Comme un serpent
Sans force
Qui répète
Sans cesse
Son assaut
Incessant
Répétant
Répétant
Son mouvement
Hésitant
Qui se brise
Et se meurt...
Le serpent agonise

Et la vie
Elle aussi
A fini
Par mourir
Dans ce serpent figé
Si tordu et baroque
Quant au bruit
Lui aussi
Il s'éteint
Et son chant
Silencieux
Incertain
Mystérieux
Il s'essouffle
Et faiblit
Étouffant
Les vivants
Qui se meurent
D'ennui.

La lueur s'est enfuie
Tout est noir et sans bruit
Tout cela n'était rien
Qu'ennui...

Lundi 23 juillet 1959.
Great Chersterford,
Grande Bretagne.

We are drying our lives,
Remember this...
By the slow slopes
Of our dreams
I still see her face
Through the sky's
Silver frame
And the stony graves...
Remember this...
Far, far in the gloomy days.

Juillet 1959.
Grande Bretagne.

J'aime l'odeur pâle de la rose
D'une rose rose qui se meurt
J'aime le parfum des vieilles choses
De ces vieux restes du bonheur

Mais c'est le temps qui se repose
Et en jouant avec nos cœurs
Il ne nous montre qu'une chose :
Que de beaux yeux qui sont en pleurs

Si leurs pétales nous caressent
Et leurs couleurs nous ravissent
C'est leurs épines qui nous blessent
Laisant en nous des cicatrices...

Juillet 1959.
Grande Bretagne.

Nos mains s'aimaient
Confondues dans le noir
Comme deux enfants qui s'aiment
Se découvrent un soir...

Jacqueline
25 juillet 1959.
Great Chesterford.

Mais le jour
Lui aussi
A fini
Par mourir
Et la vie
Avec lui
S'est éteinte
Le soleil disparu
Et le gouffre des ombres
Et le bruit qui s'enfuit
Toute la vie de la nuit
A enfin
Apparu

Et les ombres et les choses
Se mettent à se mouvoir
L'on ne voit que les bruits
L'on entend que des pas
L'on entend que des cris
Des cris perçants et durs
Et hostiles à la fois

Où sont ces animaux
Qui semblent si souffrir ?
Ces animaux nocturnes
En secouant du corps
La poussière du jour
Ressuscitent des morts...
Ils renaissent le soir
Pour mourir dans le rose
De l'aurore du jour...

Samedi 25 juillet 1959.
Great Chesterford.

La pluie murmure
Des chants obscurs
Et sur le fond d'un ciel sans teint
Se profilent les arbres
Se découpent les toits,
Les hautes cheminées
Des maisons alignées
Et la tour crénelée
De la chapelle de marbre...

La pluie du soir berce les branches
Et tout se voile à l'horizon...

Mercredi 29 juillet 1959.
Great Chesterford.

Mystère

Où fuyez-vous mes gnomes ?
Où allez-vous sans moi ?

Le chemin qui s'enfuit
Emporte les esprits.
Et le noir de la nuit
Vertige des couleurs
En inondant les choses
Leur retire la vie.
Et l'homme qui a peur
En attendant le jour
S'endort et se repose
Ou s'oublie dans l'amour.

Que les choses sont étranges...
La forêt est profonde
Et du sombre chemin
Le toit n'est pas de branches
Il est tout de planètes...
Et le ciel encore bleu
Que la nuit rend plus sombre
Scintille et respandit
D'étoiles qui crépitent...

Et sur la terre dure
Et noire, qui se remplit
De petits bruits et d'ombre
Quelques arbres paisibles
En attendant le vent
Semblent bruisser à peine...
Ils inondent la nuit
De vagues frémissements
De murmures et de bruit...

Samedi 29 août 1959.

Forêt...

Dans les ombres informes
Où s'efface la vie,
Vois ce sentier sans fin
Qui se traîne et s'enfonce
Dans l'immense forêt...

Sinueux, oublié,
Enseveli de branches
De mousse et de secrets,
Vois ce chemin perdu
Qui s'estompe et s'enfuit...

Dans la forêt sans fond
Qui semble m'épier
J'ai cherché les sorciers,
Les sorcières, les fées
Et je n'ai rien trouvé
Qu'un mystère sans vie.

9 et 10 septembre 1959.

Vent de folie...

Mais le vent
En poussant
Dans le ciel sans couleurs
Des nuages égarés
Sans formes, échevelés
Ô images de peur
Ô traces d'épouvante
Et sans fin
Il gémit
Et il chante
Des refrains
Infinis
Où l'homme entend des voix
Où l'homme voit des dieux
Ô mystères de la vie
Arabesques d'espoir
Songes lugubres, folies
Tourbillons de poussière
Univers de rien
Et néant et matière
Et matière sans fin

Mais le vent
Pousse encore
Devant soi
Des nuages de mort
C'est un corps sans visage

Un enfant
Où la mort
Dans ses yeux
A creusé des sillages
Et les hommes et le vent
Excédés de l'enfant
Des enfants de cette race
Sans cesser de souffler
Le repoussent et le chassent...
Et la plaine qui s'étend
L'engloutit comme la mer
Et sa plainte s'enfuit
Balayée par le vent
Elle s'envole et se perd
À qui veut l'écouter
Il avance, il arrive... Il est déjà passé.

Larkollen, Norvège
Vendredi 11 septembre 1959.

La pluie a raviné les pentes et le chemin
Et ces petits ruisseaux
Qui font saigner la terre
Sont des rides sans fin
Qui s'inscrivent et serpentent
Dans nos yeux, dans le corps
Et sur le front de pierre...
Où est cet homme, où est cette faux ?
Où est cette mort que je chante ?

Dimanche 18 octobre 1959.

Cela commence comme cela...

Paris
La nuit
La pluie
Le vent
Tout fuit
Tout s'enfuit

Et les feuilles chassées par le vent
Et l'eau du trottoir qui s'écoule en torrent
Et mes larmes et cette eau des nuages
M'inondent et me glacent le visage...

Qu'il est bon de pleurer sous la pluie
Tout seul, dans la rue
Devant tous ces passants

Lundi 9 novembre 1959.

Et cela finit comme ça...

Tour Eiffel

Paris
 La nuit
 La pluie
 Le vent
 Tout fuit
 Tout s'enfuit
 Inexorablement
 J'entends
 Son bruit
 Qui
 Comme
 Un rire
 Sonne
 Son
 Son
 Résonne
 Et bruit
 Furtif
 Glissant
 Doucement
 À mes oreilles
 Blip, blap, clac
 Les gouttes claires
 Cliquent et claquent
 Le macadam lisse
 Glissant
 Luisant
 À la couleur du réglisse
 Les lumières
 Jaunes des réverbères
 Jettent leurs rayons gais
 Par milliers
 Ce sont les étoiles de la terre
 Qui se reflètent dans le ciel
 Et pendant que la ville sommeille
 D'autres doucement s'éveillent
 La rumeur de la vie monte et s'amplifie
 Son grondement lointain résonne et envahit
 L'espace de la nuit
 Et dans les rues encore vides de gens
 Les feuilles mortes chassées par le vent
 Glissent folles et roulent en virevoltant
 L'eau du trottoir qui ruisselle en fuyant
 S'écoule en torrent elle entraîne mes rêves
 Qui comme par enchantement s'évanouissent et s'achèvent...

Le soleil a brûlé mon visage
Je marche seul dans la rue vide
Mes larmes chaudes et la pluie froide
Se mêlent et inondent mon visage
Elles coulent sans que personne ne les voient.

Qu'il est bon de pleurer sous la pluie
Tout seul, dans la rue
Devant tous les passants !

Lundi 9 novembre 1959.
Dimanche 30 décembre 2001

Le soleil a brûlé mon visage
Et la pluie a raviné mes rides
Mes cheveux sont tous morts
Et ma peau est blafarde
Mes oreilles sont rongées par la grêle et le vent
Mes yeux sont blancs
Crevés et éclatés par les branches fourchues
Mes mains sont molles et pendantes
Je ne suis plus moi-même mais une chair mourante
Sans vie
Sans feu, sans flamme
Et sans intelligence...

Dimanche 22 novembre 1959.

Depuis...
un an...

Depuis un an...

Le vent a battu mes fenêtres
Les feuilles ont frappé les carreaux
Et les arbres mourants
Qui hérissent encore
Deux - trois feuilles tremblantes
Secouées par le vent
Qui s'accrochent et s'agrippent
Aux rameaux tourmentés
Qui s'inclinent et se penchent
Attirées par le vide
Semblent trembler de peur
De vertige et de froid.

Et le soleil décline :
Il parsème la nuit
Par dessus les maisons...
Il inonde de noir
Et d'épaisses ténèbres
Toutes ces rues sinueuses...
Ces ruelles désertes
Qui sont comme des rides
Qui s'inscrivent et serpentent

Et s'enfoncent profondes
Immobilés et sans vie
Dans le sein de Paris.

Le soleil qui a fuit
Par dessus tous ces toits
A laissé derrière lui
Des traînées de couleurs
Qui s'assombrissent aussi...

28 novembre 1959
et 19 février 1960.

Rêve d'un songe

C'est le soir qui tombe
C'est le froid qui me prend
Et je sens tout en moi
Une sorte de révolte
Devant toute la tristesse
Qui déborde mon corps

... Vaincu par tant de rêves
Où je voyais sans cesse
Ce train glacé s'enfuir
Criant plein de détresse
Dans un bruit si strident
Et moi dans ce silence !...
Je voyais ces points rouges
S'enfuir le long des rails...

... Et soudain j'aperçu
Que tout était parti...

Le vent soufflait
Sur ces quais
Qui me semblaient déserts
Il s'engouffrait en moi
Et voulait m'emporter
Et moi, je restais là,
Immobile et glacé
En revoyant sans cesse
Ce rêve répété...

... Le train est déjà loin
Il fuit à l'horizon
Et son bruit résonnant
Tout au long de la voie
Si froid haché et sec
Se perd dans la campagne
Il traverse les champs
Traverse les villages
Il s'enfonce plus loin
Ne laissant derrière soi
Ni trace ni sillage
Et sous un ciel tout gris
Qu'éclaire le crépuscule
Il voit les arbres défilier
Les hommes rester :
Ultimes apparitions
Dans ce désert glacé...

Un homme me secoua
Et je me réveillais
Je sortis de la gare
Tout comme un somnambule
Je vis un écriteau
Portant le mot "Métro"
Et je m'y engouffrais
Sans bien savoir pourquoi
Et là un flot mouvant
M'emporta sans raison
Je me laissais mener
Ballotté, secoué...
Je suivis les couloirs
Je donnais un ticket
J'entrais dans un wagon
Et de nouveau ce bruit
Et de nouveau ce noir...

... Un homme éternua
Me crachant au visage
Et je revins sur terre
Je m'assis tristement
Et j'ouvris un bouquin...
Je lus beaucoup de pages
Que je n'ai pas comprises...
M'endormant de nouveau
Les yeux perdus, ouverts
Je regardais un point
Qui s'enfuyait plus loin
Plus loin, toujours plus loin...

... Il y avait là un étranger
Sur le banc gris, assis
Il soupirait parfois
Rejetant devant lui
Un très vague brouillard...
Je soupirais comme lui...
Il semblait avoir froid
Et j'avais froid aussi
Je m'enfonçais dans son manteau
Il frissonnait
Il avait un visage
Voilé par le chagrin...

... Mais la mer a rugi
Sur le flanc du bateau
Et le vent a pleuré
À travers toutes ces cordes
Les hélices ont fouetté
La salive des mers
Et cette eau écumante
Fouettée sans fin verdit
En s'accrochant aux tôles
Et s'ouvrit en abîme...

... Et puis, très loin, là-bas,
La mer redevint bleue.

Je revois l'étranger
Et son visage pâle
Il regardait les choses
À travers un halo...
... Le ciel était très bleu
Ou peut-être un peu rose...
... Mais le train où est-il ?
... Qu'est-ce que je fais ici ?
... Ah oui, je me souviens...
... Chagrin... Chagrin...

FIN...

Hiver 1959.

Mort

Hier

Au lever du soleil
Sa tête s'est penchée...
Et son regard terne
Et son visage gris
Semblaient fixer
Le livre devant lui,
Ses mains négligemment
Étalées sur la table.
Les yeux un peu absents,
Il semblait méditer
Ce qu'il venait de lire.
Sa lecture était drôle
Et ça le faisant rire.
Il semblait très heureux
Quand il s'est endormi.
Mais regardons encore...
Pourquoi dans son regard
Y a-t-il ces abîmes ?...
Un peu de cette frayeur
Que l'on a dans les yeux
Lorsqu'on ne comprend pas
Je me demande... Je me demande
Qui a-t-il vu ?...

On entend dans la rue
Quelques pas silencieux,
Des voix sans timbre
Et des ombres qui passent
Un camion trépidant
Fait vibrer les carreaux...

Très loin dans l'univers
Dans le monde des vivants
On fait claquer une porte
Et un homme a crié...
On s'interpelle encore
Dans l'escalier
Mon Dieu, mon Dieu
Je n'en puis plus
Faites donc que cet enfant
S'arrête de pleurer...

Et le poêle déjà froid
Très, très tôt ce matin
S'est éteint...

La concierge est venue
A frappé à la porte...
Personne n'a répondu

Et dans l'appartement
Tout froid,
Toutes les choses et le mort
Tout semblait endormi
Dans un sommeil profond,
Profond
Presque éternel.

Jeudi 28 janvier 1960
Paris, rue Chalgrin.

Et dire...

Et dire
Que j'ai aimé des femmes,
Des femmes
Perverties
Sans rien
Des chairs sans importance
Des squelettes habillés...
Os gris, sales et pourris...
Où sont ces ombres articulées
Qui grelottaient
Sur les pavés
À la bouche trop large
Et aux lèvres épaisses,
Endolories...
Leur ventre est gros
Trop blanc
Et sur leurs fesses plissées
Aux boutons postulants
On voit des rides de saleté
Alors que leur anus
Est tout frais et tout rose,
Peut-être un peu petit...
On aperçoit
Quelques poils épars
Sur leurs cons
Larges et béants
Et entr'ouverts négligemment,
Pendants...
Il vous regarde et semble rire
Alors que vous, tout haletant,

Crispé, vous essayez de jouir,
Sous l'œil désabusé,
Presque charmant
Des ces femmes amusées,
Qui vous regardent
Tendrement,
Blafardes...
Vous : blanc...

Lorsque je suis sorti
Dans la rue
Aux lumières crues
Les réverbères indolents
Qui regardaient sévèrement
Cette ombre, cet enfant
Perdu
Un peu honteux
Mais tout de même content
J'ai eu un peu peur d'eux
Et vite, je suis rentré
Pour me coucher
Et lorsqu'à moitié endormi
Je repensais à elle
Je me suis dit
Pourtant... pourtant
Elle m'a bien dit :
"Chéri".

7 rue Chalgrin, Paris.
29 janvier 1960.

Sur la route...

Sur la route noire
Des yeux mouvants
S'en vont chantant
Des plaintes rugissantes...
Les pneus sifflaient,
Désespérés...

Et ce vent déchaîné
Et le bruit du moteur
Emballé et ronflant,
Vibrant
Grisait ce corps glacé...

La sueur fétide
Suintait, perfide
Tout le long de mon dos...
Tous mes membres tremblaient
Immobiles et crispés,
Glacés...

Les yeux fixés
Fiévreux, rivés
Sur ce ruban sans fin
Sinueux et si noir
Qui s'étend et s'étale,
Je fuyais, silencieux,
Un rêve abominable...

Mes phares
Jaunes et blafards
Ont figé dans mes yeux
Des tableaux immobiles
Des images sans vie
Dont les ombres si noires
Font penser au néant,
À un vide sans fin
Devant lesquelles s'agitent
Et s'hérissent tremblants
Des spectres horribles
Épouvantables
Sans âme et froids,
Ensorcelés.

Et pourtant... Et pourtant,
La vie est là derrière les choses
Et se repose
Rien ne se cache
Rien ne s'enfuit
Elle existe toujours
Je voudrais la toucher...
C'est seulement moi
Et ma voiture
Qui passent et s'éloignent encore...

Mes phares forts ne voient rien
Qu'une route qui serpente
Et gémit sous mes roues...

Il pleut...
Sur les vitres brouillées
Par les goûtes qui coulent
Obliques et torturées
Que repousse le vent,

Un paysage curieux
Qui passe et qui repasse
Pour un instant s'accroche
À mes carreaux mouillés
Déformé et hideux
Il est tordu, grotesque
Et moche...

Il disparaît
Je ne vois rien
Je ferme les yeux
Mes mains se brisent
Je lâche tout
J'ai froid, j'ai mal
Je n'ai plus peur...
Route d'un jour
Glacée, sans âme
Tableau sans fond
Images sans vie
Et sans mouvement...

Route glacée et solitaire
Et qui ne se fait qu'une seule fois...
Route inutile et froide et vide
Sillonnée de visages
Étrangers et hostiles
Et au bout de laquelle
Je voudrais me tuer...

Février 1960.
Angleterre.
Pardon.

Jacqueline

Les volets sont fermés
Dans la chambre il fait noir

Et dehors dans la nuit
On entend que la pluie
Qui rit sur les pavés
Qui chuchote et qui bruit
Doucement... Doucement...

La nuit est calme et chaude
Ce soir
Tout se repose
Tout semble s'être enfuit
Devant la pluie
Qui goutte
Goutte-à-goutte...

On entend que la pluie
Les volets sont fermés
Et j'écoute
La pluie...

Jeudi 28 avril 1960.
7 rue Chalgrin.

Les nuits, les soirs
Les océans, les mers
Ont aperçu cette ombre
Venue s'asseoir
Si solitaire
Et sombre
Sur les rochers

La vague noire
Fouettant cette pierre
A brillé tout d'un coup
Comme un espoir
Tout éphémère
Et fou
Qui a aimé...

Mercredi 1er juin 1960.
7, rue Chalgrin.

Toute cette nuit
La tempête a soufflé
Et la pluie par rafales
Crépitaient et coulait
S'écrasait sur les dalles
Et sur les murs crépis.
Et le vent qui jouait
Dans les arbres furieux
Agitait, secouait,
Faisait trembler leurs branches...
 Tu étais dans mes bras
 Écoutant tous ces bruits...
Avais-tu un peu peur ?
Avais-tu un peu froid ?
Te serrant contre moi
Tu respirais sans bruit
La tête sur mon épaule.
J'avais peur de bouger,
Je crois que tu dormais.
Je me suis engourdi
Et en fermant les yeux
Je me suis endormi...
 Quand très tôt le matin
 Je me suis réveillé
 La tempête s'était tue
 Tu t'étais évanouie...
 Il y avait un silence
 Et un vide sans fin.

Vendredi 8 juillet 1960.
Lausanne.

Mon front, ma bouche
Se sont soudain ridés
Et un brouillard
S'est voilé sur mes yeux...
Et des paroles
Ont envahi ma gorge
J'aurais voulu te dire
Tout bas : "Reviens" ...

Mais mes lèvres crispées
Sont trop sèches
Et elles tremblent...
Mon corps se vide
Et je suis las...
Je n'en peux plus...

Pourquoi n'es-tu déjà pas là ?

Samedi 16 juillet 1960.
10 h. PM.
Lausanne.

La Nuit...

La nuit est un silence de mort
De mort et d'ombre
Et de ténèbres...
Soudain, très loin
J'entends des voix
J'entends tes pas...
Des voix qui chantent
Qui hurlent et crient...

Tes pas arrivent
Ils battent le sol
Si froid, si dur
Comme un marteau
Qui frappe la terre
Tes pas résonnent
Semant la peur...

Dans le couloir
Tes pas arrivent
Tes pas s'approchent
De notre porte
On frappe
Tu frappes
La porte se brise toute en éclats...

Tu rentres droite, épouvantable
Et tu t'approches et tu t'approches...

Soudain
Je crie, je hurle... J'ai peur
"Arrête, arrête, je n'en puis plus"...
Et ton fantôme est reparti.

J'entends ton pas
Son bruit décline
Et il finit
Par s'évanouir

Quel est ce rêve
Sinistre, horrible
Quel est ce rêve
Que j'ai fait ?...

Écrit dans notre chambre
Dimanche 17 juillet 1960, 11 heures PM.

*Tremblant de peur
J'attends encore
Que ta présence s'évanouisse...
Je n'ose pas
Me retourner
J'ai peur de voir
Là-bas au loin
Ton corps de femme
Que j'aime encore
Ce corps que j'aime
Que je désire...*

Mardi 25 février 1962.

Les heures se traînent
Interminables
J'attends la nuit
Et puis le jour

Les heures s'égrainent
Abominables
Mais rien ne fuit
Ainsi toujours

Je vous attends
Et comme avant...

Les heures se traînent
Interminables...
Interminablement...

Samedi 23 juillet 1960.

Le vent soufflait par rafales
Il semblait comme furieux
Soulevant la poussière
Poursuivant les cailloux
Qui roulaient sur la terre

Les arbres rabougris
Étaient couchés,
Rasant le sol
Ils ne pouvaient se relever
Blessés
À mort...

Le vent furieux soufflait plus fort
Le vent furieux
Criait
Hurlait
Il retournait tous les nuages
Qui révulsés
Ressemblaient aux visages
Les traits tirés
Déformés par la peur
Et grimaçant d'horreur
Et de douleur, d'hommes sans corps...

Dans ma chambre
Encore vide de ton âme.
C'était silence...
Mais bientôt tous ses bruits
Ont commencé à vivre...
Mon corps se vidait
Je dormais...

Tu étais là

Le vent qui me parlait :
C'était ta voix
Jamais tu ne m'as dit
Autant de fois
Que tu m'aimais

Ô sommeil merveilleux et brutal

Je me suis réveillé
Je ne sais pas pourquoi
C'était peut-être ce volet
Qui frappait par moments

J'avais chaud
La tempête soufflait toujours plus fort

Soudain
La porte a claqué furieusement...
En me levant d'un bond
Je suis sorti
Dehors...

Dehors
Des trombes se tordaient
À travers les champs de terre rouge et ocre
Elles ressemblaient aux branches
Qui crient en se pliant
Tantôt plaquées au sol
Tantôt se déroulant en spirales rapides
Balayant tout
Et revenant furieuses...
Et l'on croyait entendre
Gémir des cordages

Je me suis relevé
Et je t'ai vue
Qui marchait lentement
Sur ce chemin
Entourée de violence...

Et j'ai voulu courir
Te rattraper
Te protéger

Mais un nuage de poussière
En se levant
T'a caché sur la route
Et tu as disparu.

Jeudi 25 juillet 1961.
Formentera

Le coucher du soleil...

Sur l'eau du lac
La lumière s'éteint...

Et les rochers
En écorchant le ciel
Font couler sur la mer
Une lumière de sang...

J'aime l'approche de la nuit
Où tous les corps s'estompent
Où tout se calme
Où tout finit par s'évanouir...

Samedi 14 août 1961.
San Antonio, Ibiza.

L'homme...

Il vint vers moi
Curieuse idole...

Pour m'embrasser
Ou me tuer

Sa voix furieuse
Et ses mains folles
Battaient les airs

Sinistre et froid
Il était fou

Son buste droit
Rigide et fin

Balance à droite
Balance à gauche

Il approchait
La bouche ouverte

Il tend ses mains
De fou vers nous

Ne fuyez pas...
Il vous tuerait.

Jeudi 7 septembre 1960.

Le bruit
a couru
et s'est teint
de rires et de moqueries

L'assistance a souri
fourbe...
ri !...

La cervelle
d'oiseau
a plongé dans
les terres.
Elle s'évanouit
trente six chandelles
et mille étoiles
et elle brûle
en Enfer
et Terre...
D'aile
en elle
je me sauve
je me fiche de vous
ri — et
j'en ai
de vous aussi...
Merci.

Dimanche 18 septembre 1960
Lettre de château à Madame d'A.

Le temps
A fait revenir
Un automne mourant
Où le soleil rit
Où les arbres pleurent ;
Le sol est jonché
De cadavres noir
Et rouges, sanglants
Et dans ce ciel gris
Où tout semble bleu
J'entends le temps
Chanter
« Ne me quitte plus...
Ouvre ton royaume
Où je puisse régner »
[et enfin mourir]...
Je voudrais tant
Pouvoir
Offrir.

Samedi 1er octobre 1960.

L'appel de la Patrie

La rue était plate et vide
Sur la pierre des pavés
Des clous glacés
Frappaient le sol...
Des visages livides
Passaient
Sans nombre
Sans voir
Sans fuir...
Des casques noirs
Sans ombre
Chantaient...
Ils allaient tous mourir.

Lundi 29 novembre 1960.

Cent étourneaux s'envolent en bande
En bande piaillante et sarabande
Semblant crier des cris de joie
Sautant les haies, frôlant les bois

Cent étourneaux s'envolent en bande
Tournant dans l'air en sarabande
Ils courent et volent brassant les airs
Leurs ailes crépitent dans la lumière.

Soudain l'un d'eux heurte un poteau
Et il s'écrase dans un bruit mat.
Tout étourdit, à moitié mort,
Il bat encore un peu de l'aile
Il se relève et il retombe
Il est tordu, son aile pend
Ses plumes encore tombent du ciel
Et lentement se posent au sol...

Cent étourneaux volent en bande
Dans l'air du soir qui s'assombrit
Et ils repassent en rondes galantes
Sur le corps froid de leur ami.

Londres, lundi 11 septembre 1961
Paris, jeudi 14 septembre.

Sur l'étang quelqu'un a jeté
Une fleur...
Une fleur qui est faite pour aimer
Elle s'est perdue sur cet étang
Et elle attend qu'on vienne l'aider...

Le vent qui souffle la tourmente
Il la pousse et la repousse
Les vagues vont briser ses pétales
Elle reste là, un jour, deux jours
Et prie qu'on vienne la sauver

La fleur est belle, même très belle
Dans la menace elle est si frêle...
Je veux aller la protéger
Et je viendrai pour la sauver...

Merci mon Dieu. Merci mon Dieu
Pour cette fleur tant adorée.
Je la sécherai un jour, deux jours,
Afin qu'elle s'ouvre pour aimer.

Versailles, le 18 septembre 1961.

Ce soir je te verrai partir au loin
Et ma nuit finira sans toi demain

Demain je serai vide
Le matin froid, limpide
Verra monter la brume
Et puis, sous le soleil
Les ombres s'effacer
Réveil...

Mais moi,
Je me souviens un peu :
... Du toit qui fume
Et qui m'a fait pleurer...

Samedi 23 septembre 1961.

Il faut vivre...

Il faut vivre
Il faut vivre, et bien oui
Et bien oui quoi !
Les hommes ne comprennent pas
Ce que cela veut dire
Ils sont ivres d'eux-mêmes
Ils attendent la vie
Comme on attend un bon repas
Mais au fond, ils ne savent pas
Ils ne comprennent pas
Ce que cela veut dire
Vivre
Il faut vivre
Il faut vivre
Ils ne comprendraient pas

Je suis sorti ce soir, pour vivre
Je lui ai dit :
« Ma chérie, fais toi belle et tait toi »
Elle ne comprend pas...
La seule chose qu'elle voit
La seule chose qu'elle sent
C'est qu'elle en veut beaucoup
Elle en veut beaucoup trop d'ailleurs
Pour ce qu'elle est.
Je lui en donne : il ne faut pas être méchant
Et elle en re-veut
Mais elle ne comprend pas

“Un seul être vous manque et tout est dépeuplé”
C'est faux
C'est alors qu'on “les” voit
Oui on “les” voit vraiment
Dans tout ce qu'elles sont.
Elles courent à leur plaisir
Dans tous les sens et n'importe où
Elles sont toutes sales
Et froides comme les chairs des morts
Ah seulement elles s'étaient vues !
Mais heureusement qu'elles ne voient rien.

Combien de temps cela va-t-il
Durer ?
Combien de temps encore vais-je les voir
Et leur saleté

Il faut vivre, il faut vivre et oui, quoi !

Mardi 26 septembre 1961.

Je voudrais...

Je voudrais t'envoyer
Une chanson de silence,
Que tu puisses écouter
Dans tes moments d'ennui

Car vois-tu la tristesse
C'est le songe d'un bonheur
Qui te revient sans cesse
Et qui te fait si peur.

Souviens-toi qu'un amour
N'est qu'une feuille qui tombe
Dans le miroir d'un lac
Qu'elle brise pour toujours

Et elle trouble l'image
Que reflète l'étang,
Ce triste paysage
Que tu vois par moment

Comme à travers des larmes,
Que pleure ta mémoire

Aimer est triste et beau
Et c'est très difficile,
Car tout ce que fait l'homme
Est toujours si fragile.

Mais non, ne m'écoute pas,
Ce n'est pas le moment !...
N'écoute pas ces paroles
Qu'un fou a prononcé !...

Je veux pour toi une chose :
T'envoyer de la chance
Pour que tout cet amour
Soit une éternité !

À Patty, pour ton mariage
Lundi 2 octobre 1961.

Un bruit de fer
Un bruit de pierre
Et un éclair
[C'est le tonnerre]

Un visage froid dans la peine-ombre
Regarde au loin des toits sans nombre
Qui luisent là-bas dans l'infini...
Avec ennui tombe la pluie

« Attends au moins que la pluie cesse
Pour aller traîner ta tristesse »...

Mais oui mon vieux, mais oui mon vieux
Tu retrouveras tout ton bonheur
Attends seulement un petit peu
Tu retrouveras ta bonne humeur.

Mercredi 4 octobre 1961.

Illusions

Cet automne qui rit
C'est le froid qui nous prend
C'est mon bras qui te chauffe
Et c'est aussi ta main
Que je cache dans la mienne

C'est aussi tout ce bruit
Qui me suit quand je marche
Et je veux faire rouler
Les feuilles sous mes pas
Les entendre craquer
Et me parler tout bas...
Pour ne pas être seul
Et croire que tu es là

Je récite lentement
Le poème que j'aime
Sur les arbres qui meurent
Sur les larmes d'argent
Ce poème de bonheur
Écrit il y a longtemps

Premier baiser : Hier
Je te revois si douce
Je me revois si fier
Souviens-toi si tu peux.
Si seulement tu pouvais...

.....

Depuis plus d'une semaine
Port-Villez est en ruine
C'est toi qui l'as quitté
C'est moi qui n'y viens plus...

Le bois est morne et triste
Il se souvient aussi
Quand il me voit marcher.
Et il essaye d'entendre
Nos voix qui, attardées
Rentreraient dans la nuit
Regagner notre chambre

“La grande salle de jeux” !
Avec sa cheminée
Que cet immense feu
Éclairerait encore.
Te souviens-tu des bûches
Qui chauffaient en sifflant
Faisant trembler nos ombres
De peur et de bonheur

Souviens-toi du tapis
Et des coussins au sol
Et de ces deux canards
En forme de cendrier !
Et de ces vieux Babars
Et de ton chien mouillé !

Je suis passé là-bas
L'autre nuit - et pour voir
Je me suis approché :
La maison était sombre
Ton Yoo-Hoo aboyait
Tu ne peux pas savoir
Le plaisir que j'ai eu
Lorsque j'ai entendu
Ce petit chien que j'aime

J'ai fait le tour du pré
Et j'ai vu notre chambre
La porte était ouverte
Le feu était éteint
Je ne suis pas rentré
Car j'aurais eu trop froid

Et tu m'as dit
Mon pauvre grand amour
Tu n'auras plus d'automne
Tu auras des whiskies
Des théâtres ennuyeux
Des gens pour te faire rire
D'un rire fat et creux !

Mais si tu veux revoir
Paris ou Port-Villez
Et si tu veux Aimer
Et rire de bonheur
Tu dois prendre le train
Ou l'avion, dès ce soir
Et tu verras quelqu'un
T'attendre à la gare...

.....

Tant qu'on allumera
Des feux de feuilles mortes
L'automne t'attendra
Il est là, à ta porte.

Mercredi 4 octobre 1961.

Vide, vide...

Je me sens vide
L'air est limpide
Comme mon cœur
Qui pense à toi

Je marche seul
Dans le bois mort
J'ai un peu peur
D'être sans toi

Les arbres humides
Semblent sourire
Dans la rosée
Que le soleil

A fait briller

La rosée larme
Sur l'étang mort
L'air est tristesse
Et l'étang dort

Je marche seul
Sur le chemin
Et plus personne
N'y pourra rien

Mon cœur est vide
L'air est acide
Et j'ai envie
De re-pleurer

Mes pas qui battent
La terre molle
S'enfoncent un peu
Dans ce sentier

Je pense à elle
Feuilles vermeilles
Faut-il en rire
Ou en pleurer ?

Senteur de terre
Froidure de l'air
Le ciel est clair...
Bientôt l'hiver

Dimanche 15 octobre 1961.

Hiver...

L'hiver approche
Avec son froid...
La brume cache
Les hommes, les toits...

Les voitures filent,
Les ombres passent...
Elles me bousculent
Et elles me poussent.
Je ne peux plus
Les arrêter.

Je veux les fuir
J'évite les hommes,
(Et puis la vie)...
C'est pour pouvoir
Te retrouver
Encore plus frêle
Encore plus belle

Je marche en rond
Derrière mon ombre
Une ombre triste
Qui cherche ton corps
Et je ne vois
Que ton visage...

Et tes deux mains
Me disent d'attendre.
D'attendre quoi,
Dis-moi un peu ?

L'hiver qui vient ?
Un peu d'amour ?
Glané par-ci,
Glané par-là ;
Ou bien encore
D'attendre un rêve
Qui finira
Avec mes jours ?

Vendredi 1er décembre 1961.

Voilà !...

Et voilà,
Tu as voulu partir :
Et tu es partie.

Aujourd'hui,
J'ai l'impression d'un rêve
Ou plutôt d'un cauchemar...
C'est ta silhouette fine
Qui court dans le noir.
As-tu perdu l'Amour ?
C'est peut-être la peur
Qui crispe ton visage...
Qui veut te faire fuir ?
Quand reverrai-je de toi
L'image de ton sourire ?

Mais je ne vois plus rien
Ni l'ombre de ta silhouette
Ni tes bras qui s'agitent
Dans le fond de la nuit...
L'un, de marbre est si froid
Et si cruel aussi
Et l'autre en bois d'ébène
Qui semble toujours doux
Mais qui vous casse et broie...

Je ne vois plus tes mains
Qui s'écartent et se tendent
Vers ce monde de bonheur
Qu'elles voudraient embrasser...

Et moi je cours aussi
Te rattraper enfin
Avant la fin du rêve...

Je vois là-bas au loin
Une lune qui rit

Et soudain
Je ne vois plus rien
C'est la nuit qui m'entoure
Et doucement s'achève...

Soudain la scène change
Et je te vois enfin
Ton ombre sur la mer
Silhouette sombre et grise
Qui marche et qui s'épuise...
Je désespère.....

J'ai eu beau t'appeler
Tu as fini par fuir
Et dans le brouillard noir
Ton ombre a disparu.

... Mon rêve s'est envolé
Je n'entends que ton rire
Qui se meurt dans l'aurore
Et que je veux laisser,
Laisser encore longtemps
Au fin-fond de mon cœur
Afin qu'il puisse encore
Me faire rêver.

Samedi 16 décembre 1961.

J'ai rencontré
Rue des Rosiers
Un petit juif
Au nez busqué
Il était vieux,
Ratatiné.

Son long manteau
Qui l'enveloppait
Battait des ailes
Au gré du vent...

Son pantalon
En tire bouchon
Bat ses chevilles
Si blanches et frêles...

Les yeux furtifs
De fugitif
Fuyaient sans cesse
Les yeux des autres...

Ses boucles noires
Comme des tresses
Se balançaient
Au gré des pas
Et faisaient croire
À un ballet...

Battant le pas
Sa canne grêle
De cerisier
Claquait aux pieds
Du vieux vieillard...

Silhouette sombre
Qui dans le soir
Fuyait dans l'ombre
Se faulant
Entre les gens

Il disparut...
Et sans laisser
La moindre trace
Là-bas au loin
Soudain la rue
Vite l'efface
Laisant la place
À l'espace nu...

10 janvier 1962
et 14 octobre 2001.

Ode ?...

Franc de raison, esclave de fureur
Je vais chantant une fête sauvage
Or sur un mont, or le long d'un rivage
Or dans le bois de jeunesse et d'erreur

J'ai pour ma laisse un long trait de malheur
J'ai pour piqueur l'espoir et la douleur
J'ai pour limier un trop ardent courage
J'ai pour mes chiens l'ardeur et le jeune âge

Mais voyant que, plus ils sont chassés
Loin devant moi, ils s'enfuient et lancés
Tournant vers moi leurs rigoureux efforts

Comme matins affamés se repaître
De longs morceaux fibreux de leur maître
Et sans merci me traînent à la mort.

1962.

Souvenirs Marins...

Par dessus cette mer
brumeuse qui s'efface...

Par delà cette houle,
ces énormes espaces,
ces vagues, ces embruns
qui repoussent plus loin
des rêves ces rivages...

Plus loin que ces fanaux
perchés en haut des mats,
qui tremblent et se balancent
et qui s'accrochent au ciel
et plus loin que ces phares
qui courent dans les nuages,
le ciel est un désert
et se voile lentement,
la mer est comme une ombre
qui se cache et s'estompe...

Les vagues balançant
les bouées des chenaux,
les vagues s'écrasant
sur les digues de pierre
et roulant par dessus
les énormes rochers...
Et, dans ce grondement
de vagues déchaînées
on peut entendre et voir :
la pluie qui comme un souffle,
par vagues, sur la mer,
s'étale et se répand...

Février 1962

Сон...

Скромная
Темная
Комната
Спит в тешене...

Я тишо
Дремлю
О тебе...

Я жду
И не жду
Я может быть сплю.
Но ты всё как тень
Бродиш за окном
Я вижу... не вижу
Лица твоего
Ты чтото мне шептиш
Я слышу... не слышу...
Огонь догорят
Замёрзло окно...
Я больше не вижу лица твоего
Мне грустно, не грустно...
Я плачу во сне...

1962.

Poème Russe...

Давно та ночь
На темном свете
Гарит с таской...
И всё забыть
Она не может
И всё так страстно
Было помнить
Забыть не может
И всё как ветер
Она взды́хает
Как грустный плачь...
Он тиха шол
Все вспоминает
Тяжелом шагом
И так бродя
Всю ночь кругом
Ищя тебя
Я шел один...
А вдруг тот звук
Пробил леса...
Это как крик
И как граза
И шум разбил
Всю тешену...
“Что это было ?
Скажи мне... Да...”
Как будто всё
Остоновилось
Как будто всё
Кругом замёрзло...

Время ищезло
Земля молчала
И толкко листя
Шептали мне...
Ветер погас
Вот тишина
.....
Вдрук новый звук
Из небеса :
Скрипка звонит
Как грустный плачь...
Я тишо шел
И звал тебя
.....
Но ты не слышала меня...
.....
Я забуду глаза
И лица твоево
Но тогда почему,
Почему за стеклом
Я все вижу тебя ?
Я уверень что ты
Уж забыла меня
.....
Техонько тревога
Как будто угасла...
Я печально заснул.

1962.

Rêve...

Votre image
Pirouette
Grise
Dans mon esprit
Qui vous a pris
En guise
D'image
De fleur sauvage
Bleue

Vos deux yeux
Ont fuit
Comme un cri

Pourtant de loin
Vos deux mains
Sont venues me donner
Ce rien
De l'espoir...
Sans savoir
J'ai cueilli
Cette fleur
De peur
Qu'un jour
Votre sourire
Perde son cœur
Et puis,
Il faut le dire
Pour vous garder
Aussi

Comme l'enfant sage
Garde l'image
Qu'il a trouvé...

À ses côtés
Son ours
De laine
Douce
Dort
Aussi

La nuit
M'entraîne
Plus loin...
Viens...

À mon amie Annik.
1962

Je suis de vous l'amant fidèle...

Je suis de vous l'amant fidèle
Mais ne puis rien vous demander
Je sais pourtant, vous êtes si belle
Tout le danger de vous aimer

Et s'il fallait croiser le fer
Pour réparer un vague affront
J'irai là-bas la main légère
Percer le cœur du fanfaron

Tuer, mourir, quelle importance
Lorsqu'on espère avoir la chance
De partager l'un de vos songes

Mais dans un lac glacé, profond
J'irai fracasser mon front
Si j'apprenais votre mensonge.

Samedi 28 mars 1964.

Je n'ai pu que frôler tes lèvres
J'avais peur de t'embrasser
J'avais trop peur de tout casser
J'avais trop peur de te briser

27 août 1969.

Dédicaces...

Pour l'équipage du voilier Banik

En route vers d'autres "là-bas",
Et déjà loin de nos racines,
Loin des Cévennes, de ses collines,
Notre route a croisé d'autres pas

Voguant comme nous vers d'autres îles
À la découverte de la Terre.
Ils étaient quatre, ces mousquetaires,
En goguette dans la ville.

Nous attendions devant un verre
Qu'Éole veuille bien souffler moins fort
Afin que nous quittions ce Port
Et que nous puissions prendre la mer.

Ils viennent à nous, tout le monde s'assied.
Présentations conventionnelles.
Mais c'est à coup de "moscatel"
Que fut scellée notre amitié !...

L'un près de l'autre, nos bateaux glissent
Comme des jumeaux aux voiles fières.
Tantôt au Port, tantôt en mer,
Au fil des jours, ainsi se tisse

Dans la chaleur des rires, des verres,
Et des repas que nous mangeons,
Un sentiment, curieux et bon
De devenir comme des frères.

Un jour pourtant, nos routes vont
Prendre des chemins différents...
Mais je me souviendrai longtemps
De Nathalie aux cheveux blonds,

De Jean Baptiste qui m'a appris
À nouer les nœuds qu'il sait faire,
Et du regard bleu de son père
D'horizons et de rêves, remplis...

Fumant doucement son cigare...
Je me souviendrai d'Anik, aussi
Et de son verre de Whisky !...
Pourtant, bientôt, sans crier gare,

Laisant nos cœurs un peu plus vides,
S'évanouira leur voile au loin.
Bientôt Banik n'est plus qu'un point
Que l'horizon avale avide,

Mais il laissera dans son sillage
Le parfum doux de l'Amitié.
Puissent des vents doux les caresser
Et les mener jusqu'aux rivages

D'îles lointaines, ensoleillées !...
J'espère qu'un jour sur une plage
Nous souvenant de leur visage,
Banik viendra nous retrouver !...

Alexis Tatistcheff.
À Tanger, le 24 décembre 1995.

À Margaret et à Walter,
sur Penta Rhei.

Les liens sont à l'image des gens qui les tissent :
Lourds comme des chaînes ou légers comme des faveurs !...
Les vôtres, on le voit bien, ressemblent à vos deux cœurs,
Généreux, pleins d'humour... et d'imagination !...
Ils ont aussi chez vous, ce petit grain de folie
Qui peut faire de vos rêves cauchemars ou Paradis !...
Puissent-ils être pour vous, pareils aux Alcyons,
Des gages d'harmonie et de félicité
Se reliant aux nôtres en des liens d'Amitié,
Je souhaite, pour ma part, qu'ainsi ils nous unissent.

Alexis Tatistcheff, sur "MIR".
Las Palmas, le 11 février 1996.

Dédicace pour le Grand Chef Bébert et à son Restaurant...

Cuisine Symphonique

Douce comme le zéphyr
D'une caresse amoureuse...
Légère comme le sourire
D'une fée merveilleuse...

Fraîche comme la soie
Et comme parfumée
Des senteurs d'un sous-bois
Après une belle ondée.

Que le festin commence !...
Bébert est au piano
Et toutes les casseroles dansent
Un grand air de tango :

Hermann l'accompagne
Et les salades chantent !...
Quant aux sauces au Champagne
Humez comme elles sentent !...

Et dans l'ancre des fours
Frémissent les gratins
Et grésillent les pains
Parés de leurs atours.

Sur les fourneaux en feu,
Les viandes en farandole,
Joyeuses, font les folles !...
Merci, bœufs savoureux,

Merci, agneaux de lait,
Et aux tendres volailles :
Vous bénissez nos souhaits !...
Et l'appétit bataille !...

Nerveux et impatient
J'attends le doux moment
Où Pascale et Sylvie
Gracieuses et ravies

Déposeront devant nous
Les délices du jour,
Aux saveurs et aux goûts
Qui riment avec amour !...

Alexis et Jocelyne Tatistcheff
Le 28 décembre 1997, à Los Cristianos, Tenerife.

Lettre à Edith,
sans qui le restaurant ne serait rien !...

Non, ne pensez pas que je vous ai oubliée ;
Et si je l'avais fait, je serais un grand niais !...
Cachée derrière les murs, grâce à vous tout scintille.
De votre main de fée, vous faites que tout brille.

Sans vous le restaurant serait morne et bien triste !...
Et que ferait Bébert, si vous n'étiez pas là ?...
Vous êtes avec eux, au milieu de la piste
À construire avec cœur l'ambiance de l'endroit.

J'aime votre sourire et votre joie de vivre !...
Continuez, chère Edith, à éclairer ces lieux,
Rien que votre présence fait briller tous les cuivres !...
Sans vous, je vous assure, nous serions malheureux !...

Avec toute notre amitié, Alexis et Jocelyne Tatistcheff.
Le 28 décembre 1997.
à Los Cristianos, Tenerife.

Maison de rêves...

Derrière ces vallons doux aux formes arrondies
Couvertes de forêts pareilles au velours,
Se cache une demeure, un peu comme blottie
Dans la douceur sereine et chaude de seins lourds...

Le rouge profond des murs, sont ces lèvres pulpeuses
Qui attireraient les nôtres quand on avait vingt ans...
Les faîtages en bataille, pareils aux cheveux noirs
Que l'on souhaitait lisser... Délicieusement.

Et le vert des croisées, pareil au mascara
Bordent ses yeux profonds. Il les voit en miroirs
Où l'on sombre parfois... Voluptueusement.
Elle gît là, alanguie et mystérieuse,

Comme la maison des belles au bois dormant !...
Pendant qu'il fantasme, en rêve, il les voit
Surprises d'être nues, s'enfuir tout en riant...
Mais le rideau se lève et, vite on aperçoit

La maîtresse de ces lieux dont le regard sévère,
Va mettre rapidement de l'ordre en la maison !...
Comme par enchantement, on sent que l'atmosphère
Soudain en un instant, retrouve sa raison !...

*Pour créer un lieu d'exception, même les baguettes magiques
ont souvent beaucoup de travail !... Et ce n'est que justice, car
même Dieu, a mis six jours pour créer le Paradis et prendre,
enfin, son jour de repos !...*

Pour Boulie et Jim
Le 10 février 1998.
Rooster Hill, USA.

Hier... New York.

Par delà l'océan, les montagnes et les plaines,
Que l'on survole sans fin dans un oiseau d'acier,
On atterrit enfin dans ce pays curieux,
Objet de tant de rêves, nommé le "Nouveau Monde" ...

Ici pas de garrigue, de figuiers à la ronde,
Pas de vieilles pierres ou de lavande bleue.
La ville fumante grouille d'une foule pressée :
Visages multicolores se regardant à peine.

Savent-ils seulement où leur destin les mène ?
Ces milliers de fourmis qui se fraient un chemin,
Elles semblent s'agiter dans une course vaine...
Ah, si seulement elles se donnaient la main !...

Ses rues sont rectilignes et jusqu'à l'infini
S'étirent vers l'horizon. De curieuses maisons,
Gigantesques menhirs, se dressent comme des "i"
Si haut, qu'ils égratignent le ciel et les nuages.

Les longues limousines aux vitres opaques et noires
Semblent glisser sans bruit se frayant un passage
Parmi les taxis jaunes... Au loin j'entends le son
Strident des ambulances qui foncent dans le soir...

La ville vibre et crie si fort que j'en tremble.
Elle est comme un orchestre où mille musiciens
Chacun de son côté, sans s'occuper de rien
Répètent leurs partitions... Cacophonie de bruits

Des cors et des cymbales, si puissants qu'ils me semblent
Faire résonner le ciel, envahissant l'espace...
... Je veux fermer les yeux et retrouver la trace
Du silence merveilleux et d'un coin d'harmonie...

Demain... Rooster Hill

Nous suivrons sans doute
Une route
Qui mène vers la campagne
Cocagne

Et revoir cette maison
Au fond
Du chemin qui serpente
En pente...

Là où tout est ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté...

Mais de loin le plus beau
Des cadeaux
C'est le cœur et l'amour
Que toujours
Jim et Boulie ont donné...

27 décembre 1999.
Rooster Hill, USA.

Cet Automne

Le soleil joue entre les branches
Et fait des ombres de dentelle
Sur les murs chauds de la bastide.
Ce matin l'air frais, humide
Te donne des couleurs si belles
Que l'on croirait voir Blanche
Neige, prête à recevoir son
Prince charmant. La brume cache
Doucement, même les rêves...
C'est ainsi que tout s'achève,
Que disparaît sans qu'on le sache
Ton ombre grise à l'horizon.

Dimanche 28 octobre 2001,
à l'Île sur la Sorgue.

Le Mendiant...

Il va. Il erre
Traînant les pieds
En titubant...
Parfois assis par terre,
Parfois tassé
Sous une porte cochère
Et parfois
On le voit festoyant
Avec un collègue de banc
Partageant avec soin
Sa baguette
Et son litron de vin...
Ah !... Que la vie est chouette
Quand le soleil est de la fête !

Mais quand il est de service
Et qu'il fait son métier
Il prend alors un bel air triste
Afin de vous faire pitié.
Il roule des yeux mélancoliques
À faire fondre le passant
Prenant des poses dramatiques
Il soupire

Et, gémissant,
Il tend sa main, comme pour vous dire :
« Fais un bon geste, il t'ouvrira
Les grandes portes du Paradis ! »
Et si tu passes, sale mécréant,
Sans lui donner la moindre obole,
C'est garanti :
C'est en Enfer qu'il t'envoie !

Il faut bien savoir son rôle
Et être bon comédien
Si l'on veut gagner son pain !

Roquecourbe
19 octobre 2002

Table des matières....

P.	5	Un soir, une ombre noire
P.	7	Cafard (1)
P.	9	Maintenant c'est fini...
P.	10	Amour, chant et carillon d'un jour...
P.	11	J'ai pleuré longtemps beaucoup
P.	12	Le Cafard (2)
P.	13	Un ressort de lit fait du bruit...
P.	15	J'ai voulu en mourant...
P.	16	To Melinda...
P.	16	À Michel Busnel...
P.	17	Le Fou...
P.	18	Il est pendu au réverbère...
P.	19	Les arbres affolés...
P.	20	L'approche de la tempête...
P.	22	La pluie...
P.	23	Je veux te grimacer...
P.	24	Rumeur...
P.	25	Hiver...
P.	26	La ronde des souris...
P.	27	Un ciel sans fond...
P.	27	Et la nuit comme un vide...
P.	28	Je suis sorti cette nuit...
P.	29	Le Mendiant...
P.	30	Marche triste...
P.	31	Ode aux volcans...
P.	31	Un sapin haut...
P.	32	Mais pour qui sonne ce glas...
P.	33	Assis sur la terrasse...
P.	35	La vie ouvre ses bras...
P.	36	Ennui...
P.	38	We are drying our lives...
P.	39	J'aime l'odeur pâle de la rose...
P.	39	Nos mains s'aimaient...
P.	40	Mais le jour...
P.	41	La pluie murmure...

- P. 42 Mystère...
- P. 43 Forêt... Dans les ombres informes...
- P. 44 Vent de Folie...
- P. 46 La pluie a raviné les pentes et le chemin...
- P. 46 Cela commence comme cela...
- P. 47 Tour Eiffel...
- P. 48 Je marche seul dans la rue vide
- P. 49 Le soleil a brûlé mon visage...
- P. 50 Depuis un an...
- P. 52 Rêve d'un songe...
- P. 56 Mort...
- P. 58 Et dire...
- P. 60 Sur la route...
- P. 63 Jacqueline
- P ; 64 La nuit, les soirs, les océans les mers
- P. 65 Toute cette nuit la tempête a soufflé
- P. 66 Mon front, ma bouche...
- P. 67 La Nuit...
- P. 69 Tremblant de peur
- P. 70 Les heures se traînent...
- P. 71 Le vent soufflait par rafales...
- P. 74 Le coucher du soleil...
- P. 75 L'homme...
- P. 76 Le bruit a couru...
- P. 77 Le temps à fait revenir...
- P. 78 L'appel de la Patrie...
- P. 79 Cent étourneaux s'envolent en bande...
- P. 80 Sur l'étang quelqu'un a jeté une fleur...
- P. 81 Ce soir je te verrai partir au loin...
- P. 82 Il faut vivre...
- P. 84 Je voudrais t'envoyer...
- P. 86 Un bruit de fer...
- P. 87 Illusions...
- P. 90 Vide, vide...
- P. 92 Hiver...
- P. 94 Voilà...
- P. 96 J'ai rencontré rue des Rosiers...
- P. 98 Ode...
- P. 99 Souvenirs Marins...
- P. 100 Сон... Poème russe.
- P. 101 ДАВНО ТА НОЧЬ. Poème russe.
- P. 103 Rêve...
- P. 105 Je suis de vous l'amant fidèle...
- P. 106 Je n'ai pu que frôler tes lèvres...

- P. 107 DÉDICACES...
- P. 107 Pour l'équipage du voilier Banik
En route vers d'autres "là-bas",
- P. 109 À Margaret et à Walter sur Penta Rhei.
Les liens sont à l'image des gens qui les tissent
- P. 110 Dédicace pour le grand Chef Bébert et son Restaurant.
Cuisine Symphonique
- P. 112 Lettre à Edith
Non, ne pensez pas que je vous ai oubliée
- P. 113 Pour Boulie et Jim
Maison de rêves...
- P. 114 Pour Vassili, Amira et New York.
Hier... New York...
- P. 115 Pour Boulie et Jim
Demain... Rooster Hill...
- P. 116 Pour l'Île sur la Sorgue
Cet Automne...
- P. 117 Pour les Mendiants.
Le Mendiant...



